

Ariadna CAMARIANO-CIORAN, *Relații româno-elene. Studii istorice și filologice (secolele XIV–XIX)* (Rapports roumano-helléniques. Etudes historiques et philologiques). Édition, introduction, chronologie et notes dues aux soins de Leonidas Rados, Omonia, Bucarest, 2008, 766 pages, 24 photos.

Ce volume, recueillant des travaux qui s'étendent sur une cinquantaine d'années, rend hommage à l'helléniste dont nous respectons le souvenir en tant qu'ancienne collaboratrice de notre institut et de notre revue. L'introduction fait une large part à sa biographie: naissance dans l'Empire ottoman en 1906, études supérieures en Roumanie, début de carrière en 1935. lorsqu'elle était encore étudiante, avec des observations sur les modèles grecs imités par les Văcărescu et Anton Pann, les poètes roumains de la fin du XVIII^e siècle. Il faudrait ajouter qu'Ariadna Camariano appartenait à une génération qui comprenait des femmes à côté de leurs collègues de l'autre sexe, ce qui était encore rare. Elève d'un historien littéraire très distingué, N. Cartoian, elle fut redevable surtout à la méthode et à l'esprit de Démosthène Russo, dont elle était la nièce. Avec son frère cadet Nestor Camariano, elle a édité en 1940 les oeuvres posthumes de Russo. De cet oncle ils avaient hérité aussi une précieuse bibliothèque d'érudit: quelques débris allaient rejoindre plus tard la collection de livres anciens de notre institut.

On trouvera ici les résultats heureux de cet apprentissage. La thèse ayant pour sujet des textes satiriques byzantins, les recherches sur les traductions en roumain des écrits contre-révolutionnaires inspirés par le Patriarcat oecuménique et sur la version roumaine du Catéchisme de Platon, métropolitaine de Moscou, l'étude concernant le théâtre grec de Bucarest à la veille de la révolution de 1821: il y a là des faits qu'on peut tenir pour acquis, des traits généraux auxquels le temps écoulé depuis n'a apporté aucune révision. Le *Theatrum politicum* d'Ambrosio Marliano, publié à Rome en 1631, a été traduit en grec en 1716. L'attribution à Nicolas Mavrocordato de cette traduction (éditée en 1758 à Leipzig) fut corrigée par Ariadna Camariano, qui en a rendu la paternité à Jean Abramios lequel avait suivi un intermédiaire grec. Néanmoins, il est évident que le religieux crétois a dû entreprendre ce travail à la demande de son patron. Les oeuvres du genre « Miroir du prince » restaient un domaine à explorer. Après s'y être aventurée en 1940, A. Camariano a repris le sujet en 1979 dans un remarquable essai d'analyse des sources, de Synésios et Agapet à Anthime l'Ibère. On peut rattacher au même groupe de problèmes une étude de qualité consacrée à Jérémie Cacavela. Le prestige dont jouissait dans les pays roumains la propagande russe autour de 1772 – 1773 ressort de deux articles demeurés classiques, comme l'a reconnu Franco Venturi, l'un sur Giovanni del Turco traduit en roumain du même coup que des pamphlets de Voltaire et un autre sur la traduction du *Nakaz* de Catherine II. Ailleurs, il est question des vers des poètes phanariotes qui ont circulé en Valachie et qui sont des remaniements de chansons populaires grecques. Comme on voit, l'édifice constitué par les recherches d'A. Camariano se base sur des traductions du grec en roumain, souvent restées en manuscrit, parfois partant d'un original français ou italien.

L'attention portée aux rapports des Kapoukiayas de Constantin Mavrocordato, datés de 1741 et 1742, a produit une édition critique de ces documents. Ce dernier livre (1985), ainsi que le volume, paru vingt ans plus tôt, qui contient l'édition de la Chronique de la famille Ghika, représentent des sources essentielles pour l'histoire du régime phanariote en Moldavie. L'ouverture progressive vers l'histoire des idées et des intellectuels, qui caractérisait l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest lorsqu'il était dirigé par M. Berza, a permis à Ariadna Camariano d'élaborer la synthèse, toujours précieuse, sur l'enseignement dans les Principautés danubiennes au temps des Phanariotes. Cette monographie, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (Thessalonique, 1974), est le résultat exemplaire d'une longue familiarité avec les manuscrits et avec leurs auteurs. Dans le recueil dont ce compte-rendu essaie de donner une idée on trouve un article sur Joseph Moesiodax (personnage qui sera ensuite étudié par Paschalis Kitromilidès), d'autres sur la diffusion des écrits de Marmontel ou de Beccaria, connus à travers leurs traductions en grec et en roumain, ainsi que des pages qui mettent en lumière la figure de Nicolas Karadjia, prince de Valachie. On doit à ce savant phanariote la traduction de l'*Essai sur les moeurs* et du *Siècle de Louis XIV*. Les travaux mentionnés ici sont issus de la préoccupation pour les Académies princières. Enfin, s'il faut

dire lequel de ces articles j'ai eu plus de plaisir à relire, j'avouerai que c'est celui qui glane des renseignements sur l'activité du premier consul de France à Bucarest, parce que j'avais déjà rencontré ce Gaudin au cours de mes recherches sur son ami et successeur, « le citoyen » Montal.

Malgré le déploiement d'érudition que le lecteur peut admirer à chaque pas, il faut reconnaître que la portée de la plupart de ces études reste limitée. Elles sont d'une incontestable utilité, soit, mais l'exagération de leur mérite dans l'introduction provoque la réaction contraire. En outre, l'acrimonie manifestée par Ariadna Camariano toutes les fois qu'elle découvrait des erreurs plus ou moins graves chez d'autres auteurs, vivants ou défunts, n'est pas un trait sympathique de sa personnalité. L'histoire de l'historiographie suppose un renouvellement incessant.

Andrei Pippidi

Deutsche und Rumänen in der Erinnerungsliteratur. Memorialistik als Geschichtsquelle, Herausgegeben von KRISTA ZACH und Cornelius R. ZACH, IKGS Verlag, Munchen 2005, 290 p.

Sur ce sujet qui, depuis une dizaine d'années, exerce un attrait croissant sur les sciences humaines, des savants allemands et roumains impliqués dans l'histoire des mentalités ont abordé les rapports entre leurs deux nations au cours d'un colloque qui a eu lieu à Jassy et dont les actes ont formé un volume des plus utiles.

L'importance de ce type de sources ressort du texte introductif où Alexandru Zub présente la bibliographie roumaine, mais il est évident que, en fait d'imagologie, on ne saurait trouver une étude meilleure que celle de Klaus Heitmann, dont il existe aussi une traduction en roumain. Dumitru Ivănescu a saisi cette occasion pour publier quelques lettres reçues par le boyar moldave Constantin Balș de la part de son secrétaire et administrateur qui, se trouvant à Berlin en mars 1848, lui envoya les premières nouvelles de la Révolution. Inévitablement, on a mis en cause la société littéraire « Junimea » et son rôle dans le développement de la culture politique roumaine selon le modèle allemand. Ce thème a été étudié par Lothar Maier qui a relu les souvenirs de Gheorghe Panu et Iacob Negruzzi. Un disciple de Zub, Lucian Nastasă, procède à des sondages dans les mémoires et la correspondance des intellectuels roumains ayant fait leurs études en Allemagne de 1864 à 1924. Le journal du roi Charles I fait l'objet des contributions de Vasile Docea, qui, depuis, a publié le premier volume, couvrant les années 1881–1887, et d'Edda Binder-Ijima, qui compare ce journal et les mémoires, destinés à offrir au public une version officielle de la période précédente. Il convient d'ajouter que Mme Binder-Ijima est l'auteur d'un livre amplement documenté et fortement pensé, *Die Institutionalisierung der rumänischen Monarchie unter Carol I*, qui a paru en 2003 et qui, étant récompensé par un prix de l'Académie Roumaine, devrait être traduit à Bucarest. Montrer à l'oeuvre la tradition de la corruption en Roumanie c'est ce que Cornelius Zach s'est efforcé de faire en citant des passages des mémoires et des journaux du XXe siècle. Cependant, le choix de ces témoignages n'est pas toujours convaincant, parce que chaque politicien qui écrivait le faisait pour noircir ses rivaux ou se faisait l'écho de racontars dont on ne peut presque jamais contrôler l'authenticité. Gheorghe I. Florescu recueille les références aux Allemands à travers le journal politique (*Memorii*) tenu par N. Iorga sous l'occupation de 1916 à 1918. Là aussi, le choix du sujet est discutable, parce que l'historien ne pouvait être qu'hostile aux forces militaires ennemies et à leurs collaborateurs roumains. Etant réfugié à Jassy, ce qu'il notait comme reflet de la situation à Bucarest provenait des rumeurs répandues depuis le territoire occupé. La même époque de la guerre se retrouve dans l'article de Günter Klein: cet auteur découvre l'étendue des difficultés éprouvées des deux côtés dans les souvenirs des témoins allemands, mais il aurait dû inclure aussi parmi ceux-ci l'écrivain Hans Carossa et un certain Dr Wilhelm Zekely qui s'est empressé de raconter ses souffrances (*In Rumänien 3 ½ Monate interniert*) lorsque l'armée impériale n'avait pas encore quitté la capitale roumaine. Pour revenir à Iorga, il eût été intéressant d'examiner ses commentaires au sujet de tels souvenirs : il y en a plusieurs, écrits en 1938–1940, par exemple son article *Une révélation, le maréchal von Mackensen parle*. Les mémoires de l'archevêque catholique Netzhammer, que les historiens roumains ont